

L'ÉPIINGLE

Le cimetière abandonné est situé entre Nieul et la Rochelle. Il ne s'y trouvait plus de place ; on ouvrit aux morts un emplacement nouveau et le père Tobie, le vieux fossoyeur, fut constitué gardien des sépultures.

Il vivait là, dans un pavillon lézardé, au toit à demi défoncé. Une fois par an, le jour des Morts, il recevait encore quelques visites dont le nombre allait diminuant chaque année.

Le père Tobie, assis devant l'âtre, regardait brûler les croix de bois, les croix de ceux dont la concession était périmée.

Dans le brasier, on eût pu lire : "Cigit Geneviève..." Le reste était dévoré par la flamme. A côté, sur la branche d'une croix vermoulue : "Durier, Jean Gustave, né en 1828, décédé le..." Et ce tison d'espèce particulière s'appuyait sur une planche peinte en noir où se voyaient encore trois larmes blanches et la mention : Famille inconsolable."

Deux coups furent frappés à la porte.

—Entrez ! cria le père Tobie.

Le visiteur était un homme de quarante-cinq ans, en veloppé d'un manteau de voyage.

—C'est vous, demanda-t-il, qui êtes le père Tobie ?

—Oui, Monsieur.

—Vous connaissez à peu près le nom de vos morts ?

—Il y a cinquante ans que je suis ici, monsieur. C'est moi qui ai creusé presque toutes les fosses.

—Pourriez-vous me désigner la tombe de M. Vincent de Saint-Xandre ?

—Parfaitement. Ça été un de mes derniers morts. Voilà huit ans que le brave homme dort à cinquante mètres de moi.

—Eh bien ! Monsieur Vincent était mon oncle. J'ai des raisons de croire que sa mort n'a pas été naturelle et je tiens à examiner son cadavre.

—Comment ! Monsieur, fit le père Tobie, après huit ans, vous espérez retrouver les traces d'un crime ?

—J'étais dans l'Amérique du Sud quand mon oncle est mort et il m'a été impossible de revenir plus tôt en France. Voici trois cents francs pour votre peine ; vous allez déterrer M. Vincent, puis vous le replacerez dans la tombe et le secret restera entre nous deux.

Quand le travail fut terminé, le corps ramené au jour, le voyageur l'examina anxieusement. La tête et les bras étaient déjà d'un squelette, la peau adhérait encore sur quelques parties du corps. Après de minutieuses recherches, le voyageur poussa un cri. Au-dessous du crâne, entre la première et la deuxième vertèbre de l'épine dorsale, il avait aperçu une forte épingle à moitié rouillée. Il la tira doucement et la plaça dans la poche de son portefeuille.

—Vous pouvez remettre les choses en état, dit-il au père Tobie.

Le visiteur essaya les gontes de sueur qui, subitement, lui étaient venues aux tempes, puis il détacha son cheval qui l'attendait à la porte et partit au grand trot.

Il était sept heures du soir. Le couvert était mis dans la salle à manger de l'appartement occupé par M. et Mme Didier, rue Moncey, à Paris.

M. Didier, qui venait d'avoir trente-deux ans, avait épousé Mathilde Berthy, veuve de M. de Saint-Xandre, décédé dans son château près de Nieul, après une longue et douloureuse

maladie. M. de Saint-Xandre était déjà un vieillard quand Mlle Berthy, sa filleule, la main forcée par une famille pauvre, consentit à prendre son nom. M. de Saint-Xandre lui avait reconnu cinq cent mille francs par contra et la jeune mariée sembla prendre son parti de la situation. Les gens du pays n'ignoraient point que ce mariage avait été un coup de foudre pour Adrien Didier, fils d'un petit propriétaire de Marans ; les jeunes gens s'aimaient ; on remarqua que, du jour où les bans furent publiés, la fiancée avait les yeux rouges et que plus d'une fois, à la messe, elle essuyait une larme échappée. Cinq ou six mois après la cérémonie nuptiale, M. de Saint-Xandre tomba malade. La paralysie l'envahit aussitôt. Il ne quittait le lit que pour prendre place dans un large fauteuil où on le vit s'étendre chaque jour. Le matin, deux domestiques l'habillaient et roulaient le fauteuil de la chambre au salon, et quand le temps était beau, sur la terrasse où le vieillard réchauffait au soleil, et ses membres endoloris et humait avec satisfaction l'air sain et embaumé par les tilleuls, les clématites et les exhalations marines si vivaces sur cette partie de la côte où les algues croissent serrées et touffues, Mathilde, assistée à côté de son mari, lui faisait chaque jour deux ou trois heures de lecture. Quand la brise du soir se levait, on roulait M. Vincent jusqu'au salon ; la jeune femme se mettait au piano, et le vieillard ravivait ses souvenirs par les morceaux qui avaient charmé sa jeunesse, s'intéressant même aux ampleurs de la nouvelle musique.

Puis un hôte inattendu vint faire une visite au château. M. Adrien Didier, qui avait quitté le pays quelques jours avant le mariage de Mathilde, revint un jour dans sa famille. M. Vincent de Saint-Xandre l'accueillit avec affabilité. Puis les visites devinrent plus fréquentes. De temps à autre, quand éclatait une crise, il fallait veiller le malade. Mathilde passait une nuit auprès du lit de son mari, et la nuit suivante, c'était le tour de Didier.

Un matin, M. de Saint-Xandre fut trouvé mort dans son lit.

Didier fit les courses obligatoires à la mairie et à l'église, mais il n'assista pas aux obsèques et repartit pour Paris. Un an plus tard, on apprit à Nieul le mariage du jeune homme avec Mme veuve Vincent de Saint-Xandre.

Tandis que ces événements se déroulaient, André, le neveu du défunt, exploitait des mines d'argent en Bolivie. Il était parti pour faire fortune et ne voulait revenir en France qu'après avoir réussi. Une lettre lui apprit la mort de son oncle qui lui laissait six cent mille francs dont il n'avait plus besoin. Il s'enquit auprès du médecin de Nieul, dont il avait été l'ami, des circonstances qui avaient entouré la mort de M. de Saint-Xandre, et quand lui vint la nouvelle du mariage de la veuve avec un homme qu'elle avait aimé, qui avait assisté aux derniers moments du vieillard, un soupçon traversa son esprit. Il revint en France, résolu à creuser ce mystère, en admettant qu'il y en eût un. L'épingle trouvée ne lui laissait aucun doute. Lassé d'attendre et voyant l'agonie se prolonger indéfiniment, le jeune homme, éperdument épris, avait hâte la fin du moribond. Après quels combats, après quelles fièvres en était-il arrivé là ? La jeune femme avait-elle été complice du

crime ? C'est ce qu'il fallait savoir.

—Le dîner est servi, avait dit la femme de chambre, M. et Mme Didier se mirent à table avec leurs deux enfants, un petit garçon de cinq ans, aux cheveux noirs ; une fillette de trois ans et demi, blonde, fraîche, à la mine éveillée.

Un coup de sonnette fit tréssaillir toute la famille. Didier pâlit, comme pressentant un malheur.

La femme de chambre, qui était allée ouvrir la porte, revint avec une carte : "André de Saint-Xandre."

—Tiens ! s'écria Mme Didier, me voici belle-mère !

Elle se leva et dit à André : Entrez donc, cher Monsieur ; vous êtes ici en famille.....

—Pardonnez-moi, fit André, vous étiez à table, je reviendrai.

—Pas du tout, reprit la jeune femme, vous allez dîner avec nous, Marie, mettez un couvert.

Didier, debout, haletant, considérait le nouveau venu avec une angoisse mal dissimulée.

—Mon mari, dit Mathilde.

André fut placé entre Mme Didier et le petit garçon, Henri, qui demanda :

—Comment s'appelle-t-il, le Monsieur ?

—Il faut l'appeler "mon oncle", répondit Mathilde.

—Et moi ? dit la petite, je peux t'y appeler comme ça ?

—Oui, bébé, toi aussi.

La petite interrogea :

—Est-ce que tu viens de loin ?

—Oui, mon enfant, j'arrive d'Amérique.

—Ou c'est-il, l'Amérique ?

—C'est de l'autre côté de l'eau.

—Près de l'Odéon ? s'écria Henri.

—Encore plus loin.

L'enfant ouvrit de grands yeux :

—Tu as pris une voiture, alors ?

—Un bateau d'abord et une voiture après.

Didier, peu à peu, retrouvait l'apparence du calme.

On servit le potage.

—Excusez-moi, dit André, j'ai des habitudes bourgeoises.

Pour ne pas rentrer à l'hôtel, il faut que je ménage mon linge..... et j'ai l'habitude d'attacher ma serviette à mon collet.....

Il fixa les yeux sur le mari et dit :

—Vous seriez bien aimable de me donner une épingle..."

Didier, frémissant, se leva tout d'une pièce, le regard flamboyant.

—Ne te dérange pas, mon ami, lui dit Mathilde.

Et, relevant une épingle de son corsage, elle l'offrit en souriant à celui dont, à dix-huit ans, elle avait été la belle-mère.

—Merci, dit André.

Etil pensait tout bas : "Elle ne sait rien ; elle n'a pas été la complice de son second mari."

A la fin du repas, Berthe tira la moustache d'André, en riant d'un rire gras, un rire d'enfant, avec des fusées de gaieté.

Henri, plus grave, était monté sur le genou du "Monsieur" et le pressait de questions.

Fortement ébranlé, le vengeur embrassa d'un coup d'œil la petite famille.

La jeune mère et les enfants étaient bien innocents du crime. D'un mot, il écrasait tout ce bonheur. Les larmes, le désespoir, la honte remplaçaient ce calme, ces éclats de gaieté. Ces enfants resteraient sans père, avec une mère en deuil, inconsolable. Trois victimes pour venger la mort d'un

vieillard condamné par la maladie.

Quant au coupable, la vie, entrecoupée de remords, de craintes constantes, n'était-elle pas pour lui le vrai châtiement ?

André prit son chapeau.

—Vous reviendrez nous voir, n'est-ce pas ? demanda Mathilde.

—Peut-être !

—Oh ! si, dis, Monsieur, s'écria Berthe ; nous t'aimerons bien !

—Oui, mes enfants, murmura André, aimez-moi bien.

Il prit un baiser sur le front de Mathilde et dit à Didier :

—Adieu, Monsieur !

Puis, une fois dans la rue, il prit son portefeuille, en retira l'épingle qu'il jeta au ruisseau. Il la vit suivre le fil de l'eau et disparaître dans une bouche d'égoût. Alors André passa son mouchoir sur son front et reprit sa marche en disant :

—Dieu seul est juge !

AURELIEN SCHOLL

LADY ABERDEEN ET LE JUBILE DE LA REINE VICTORIA

Nous recevons de lady Aberdeen la correspondance suivante au sujet du jubilé royal dont la célébration approche.

"Quelle part le Canada va-t-il prendre à cette célébration ?

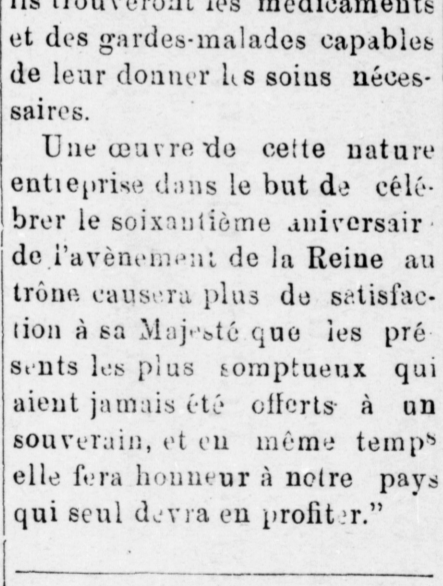
Si nous voulons dignement témoigner notre reconnaissance pour la liberté, la paix et la prospérité dont nous jouissons sous le long règne de sa Majesté, nous ne pouvons mieux le faire qu'en lui montrant combien nous apprécions le profond intérêt qu'elle porte au bonheur de son peuple et en consacrant notre offrande à quelque noble entreprise à laquelle son nom sera, pour toujours associé.

Il est donc proposé, de former un fonds destiné à établir dans les nouveaux territoires du Canada, là où les colons se trouvent complètement isolés et loin de tout secours, où, dans le cas d'accident ou de maladie, ils ne peuvent se procurer ni les remèdes indispensables, il est proposé d'établir de place en place des dépôts où ils trouveront les médicaments et des gardes-malades capables de leur donner les soins nécessaires.

Une œuvre de cette nature entreprise dans le but de célébrer le soixantième anniversaire de l'avènement de la Reine au trône causera plus de satisfaction à sa Majesté que les présents les plus somptueux qui aient jamais été offerts à un souverain, et en même temps elle fera honneur à notre pays qui seul devra en profiter."

Retal price of Book \$5.00 We give this book to any one sending us 10 new subscribers.—Address L'IMPARTIAL

GLADIATORS OF THE PRIZE RING



OF recent years the interest taken in the noble art of self-defense has been almost universal. The cultivation in our colleges of athletic exercises, and the great interest taken by all classes of people in physical culture, would seem to indicate that this is the golden era of muscular development and the establishment of a perfect manhood.

Gladiators of the Prize Ring has been prepared in the most careful manner; every fact has been verified by exhaustive research and careful compilation of official data. Every important event in the fistic arena, from the first ring encounter down to the great battles of the present day, both in this country and abroad, is given in a place. The biographical matter is historically correct and the portraits are taken from authentic photographs or sketches from life. The accounts of fistic combats in this book are composite compilations from the personal experiences of those most competent to describe the events—the principals, referees, timekeepers, backers, referees, etc. The book will be found unexcelled as an accurate work of reference, for not a fact has been distorted nor a line set down in malice.

Special Features: 1. This is the only work of the kind ever published. 2. The portraits are the finest in existence—taken at the time the men were in their prime. 3. It has been edited by the greatest authorities now living, and is the only authentic work of reference ever published. 4. The boxing lesson by "Young Griffo" and Walter Campbell is a series of twenty-four plates taken by instantaneous photography and shows every important blow with guard for same, and the positions reversed, while the instructive text, accompanying and explaining them, is thorough and complete. This is the first time such results have been obtained, and the two men represented are the most scientific in their profession. 5. Three years' time has been consumed and \$25,000 have been expended in collecting, completing and reproducing the portraits for this work. 6. All "tough" phraseology has been carefully avoided in the editing of the work so that there is nothing to offend the most refined.

We sell this book for One Dollar and twenty five cents. If you send us 5 new subscribers we will give you this Book Free—Address—L'IMPARTIAL

A MOTHER'S VALUABLE ASSISTANT

Home Occupations for Little Children By KATHERINE BEEBE.

WHAT Miss Beebe's "First School Year" is to the primary teacher this little volume is intended to be to mothers. Miss Beebe believes that the ceaseless activity of children calls for employment, and "Home Occupations" is full of ways and means for mothers. Enthusiastically endorsed by the press and leading kindergarten gartners.

FROM THE NEW YORK WORLD. "Home Occupations will be welcomed by weary mothers, for it is very clever and full of hints and suggestions they can carry out."

FROM THE PHILADELPHIA PRESS. "Home Occupations should be read by all mothers, and all other people who have the care and training of infant minds."

"One of the remarkable features of the book is the extent to which home materials and home-made contrivances are brought into play. Cedar blocks, sand, clay, boxes, scissors, paste, paper, pencils, beads, garden tools, flowers, fruits, black boards, and nearly everything called into requisition by Miss Beebe's methods, are within easy reach of most of those into whose hands her book will fall."

FROM THE BOOKSELLER. "Home Occupations for Little Children, by Katherine Beebe, a well-known kindergarten teacher, will be welcomed by many mothers, who will find it full of valuable suggestions to aid in rearing their little ones. Many gross and disagreeable children would be speedily restored to good nature if their mother or nurse knew enough to guide the immature mind to some pleasant occupation without too great interference with its own freedom."

FROM THE KINDERGARTEN MAGAZINE. "Any mother with the problem of restless little people to lead into the paths of happiness and usefulness, can find much assistance in Miss Beebe's little book, and would do well to avail herself of its thoughtful suggestions."

We sell this Book for 75 cents. To any one sending us 3 new subscribers we give this Book Free—Address L'IMPARTIAL, TIGNISH, P. E. I

BEAUTIFUL BRITAIN.

The Scenery and the Splendors of the United Kingdom.

Large quarto volume (7 1/4 x 13 1/4 ins.), 385 pages. Extra enameled paper. Extra English cloth, emblematic embossing in ink and gold.

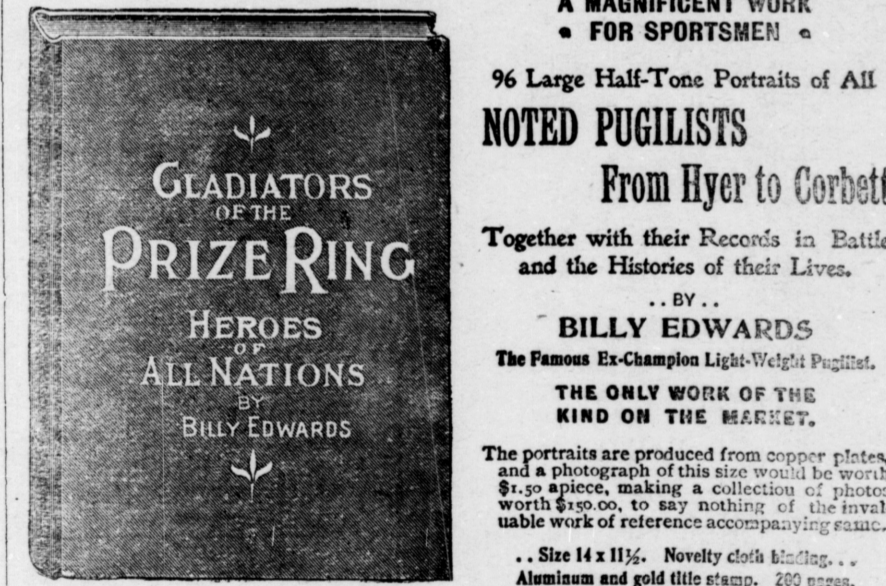
FOR all Americans there is an unending interest in the scenes and places of that historic little country that gave us our laws, our language, our customs, our contests that have made us what we are, she turns again to us and we to her, as the Mother Land whose splendid story is also so largely ours, and the dominant instinct of that Saxon lineage which wins and conquers and subdues by processes known to us two alike, the American and the Briton side by side. And as the centuries have passed England has grown nearer to us. She is no longer a far-off land of which we have only heard. The first voyages of those who made America, and made it English, occupied nine stormy and perilous weeks. It required two centuries to reduce that time one-half. Now, for thirty years we have talked with England under the sea in a common language, about common interests. To go and to return is an incident of daily life.

The Saxon, English and American, travels more than any other man, and with a stouter purpose to see, to know and to appreciate. England and America exchange visits every year in the person of thousands of individuals. The Briton finds with us brighter skies, and higher mountains, and larger rivers, and broader lakes, and taller trees, and more stupendous waterfalls than his islands know. And for the old, the storied, the historic, we go to him. What he has in a sense our own. It is a hand-made and a time-mellowed beauty; for us the beauty of history and association, ours as well as his. We give him stupendous nature dotted with new cities that seem old enough to us. He gives us the story of our common race written in piled stones and clustering ivy, representing the toil and hope of centuries; a toil and hope which we inherited, and whose memorials are also ours.

Retal price of Book \$5.00 We give this book to any one sending us 10 new subscribers.—Address L'IMPARTIAL

GLADIATORS OF THE PRIZE RING

A MAGNIFICENT WORK FOR SPORTSMEN



96 Large Half-Tone Portraits of All NOTED PUGILISTS From Hyer to Corbett Together with their Records in Battle and the Histories of their Lives. BY BILLY EDWARDS The Famous Ex-Champion Light-Weight Pugilist. THE ONLY WORK OF THE KIND ON THE MARKET.

The portraits are produced from copper plates, and a photograph of this size would be worth \$7.50 apiece, making a collection of photos worth \$750.00, to say nothing of the invaluable work of reference accompanying same. Size 14 x 11 1/2. Novelty cloth binding. Aluminum and gold title stamp. 280 pages.

OF recent years the interest taken in the noble art of self-defense has been almost universal. The cultivation in our colleges of athletic exercises, and the great interest taken by all classes of people in physical culture, would seem to indicate that this is the golden era of muscular development and the establishment of a perfect manhood.

Gladiators of the Prize Ring has been prepared in the most careful manner; every fact has been verified by exhaustive research and careful compilation of official data. Every important event in the fistic arena, from the first ring encounter down to the great battles of the present day, both in this country and abroad, is given in a place. The biographical matter is historically correct and the portraits are taken from authentic photographs or sketches from life. The accounts of fistic combats in this book are composite compilations from the personal experiences of those most competent to describe the events—the principals, referees, timekeepers, backers, referees, etc. The book will be found unexcelled as an accurate work of reference, for not a fact has been distorted nor a line set down in malice.

Special Features: 1. This is the only work of the kind ever published. 2. The portraits are the finest in existence—taken at the time the men were in their prime. 3. It has been edited by the greatest authorities now living, and is the only authentic work of reference ever published. 4. The boxing lesson by "Young Griffo" and Walter Campbell is a series of twenty-four plates taken by instantaneous photography and shows every important blow with guard for same, and the positions reversed, while the instructive text, accompanying and explaining them, is thorough and complete. This is the first time such results have been obtained, and the two men represented are the most scientific in their profession. 5. Three years' time has been consumed and \$25,000 have been expended in collecting, completing and reproducing the portraits for this work. 6. All "tough" phraseology has been carefully avoided in the editing of the work so that there is nothing to offend the most refined.